

LE FOSSE ENTRE L'ÉTUDE ET L'EXPÉRIENCE DE LA «MALADIE MENTALE»

Par Lanny Beckman

En 1964, ma classe de quatrième année de psychopathologie a fait une sortie éducative à l'Hôpital psychiatrique Riverview, un asile du tournant du siècle en périphérie de Vancouver qui hébergeait encore des milliers de patients. Une salle typique avait des plafonds de 9 mètres et contenait 50 lits, très près les uns des autres. Nous y avons observé les pensionnaires ayant pour la plupart des diagnostics de dépression, de bipolarité et de schizophrénie. Le film «Cuckoo's Nest» avec Jack Nicholson allait sortir une décennie plus tard.



Deux ans après notre visite, pour la première fois de ma vie, j'ai moi-même été interné dans un hôpital psychiatrique similaire dans une ville américaine où je faisais mes études supérieures en psychologie. Comme Riverview, cet hôpital régional semblait avoir été dessiné par un architecte sadique.

Mon état mental était si différent de tout ce que j'avais jusqu'alors vécu - ou de ce que je pouvais imaginer vivre - que même aujourd'hui je n'arrive pas à trouver les mots pour le décrire. Et mon diagnostic fut celui d'une simple dépression, le moins exotique et le moins stigmatisant de ce qu'on appelle les «maladies mentales majeures»

En repensant à mon cours de psychopathologie et à notre visite de Riverview, j'ai été bouleversé de constater à quel point on m'avait si peu renseigné - dans les textes ou en personne - sur la vie des personnes aux prises avec ce genre de souffrance. Pire encore, ce que j'avais appris avait alors inhibé ma compréhension. L'objectivation de la souffrance, allant jusqu'à prendre la forme d'éléments factuels inscrits dans des tests à choix multiples, aurait pu apparaître comique mais ne l'était pas. J'ai obtenu 98% comme note finale pour ce cours.

C'était, et je crains que ce soit toujours le cas, ce genre de mauvaise éducation qui produit les professionnels en santé mentale. La minorité de ceux qui sont bons dans ce travail le sont malgré leur formation. C'est absolument impossible d'enseigner la compassion et la sagesse; et une riche expérience de la vie ne peut que s'acquérir d'elle-même, elle ne peut pas être enseignée. On naît bon thérapeute plus qu'on le devient, et lorsqu'on le devient, c'est bien davantage par des apprentissages à l'extérieur des salles de classe.

Après être sorti de l'hôpital, je me suis inscrit dans un programme psychiatrique de jour. J'ai un jour reçu la visite d'une amie, ancienne camarade d'université, avec qui j'ai dîné. Nous avons discuté un peu et elle m'a rapporté des potins du département.

Après que nous ayons fini de manger, elle m'a regardé d'un air sévère et m'a dit : «Qu'est-ce que tu fais ici? Pourquoi tu ne pars pas? T'as juste à marcher avec moi et puis on va s'en aller d'ici, maintenant. Tu n'as pas à être ici.» Elle m'a dit ça avec plein de compassion et sans aucune compréhension. Si cette scène avait eu lieu six mois plus tôt, en y inversant les rôles, je lui aurais sans doute dit la même chose.

Mon amie essayait gentiment de me sauver, de me préserver de l'*altérité*. Et superficiellement, de cette altérité qui m'éloignait de l'Ordre des psychologues, que nous étions tous les deux sur le point de joindre comme membres à part entière. Mais plus profondément, ses préoccupations concernaient l'altérité - la stigmatisation - rattachée à la maladie mentale. Étant étiqueté comme «patient», je n'étais pas seulement à l'écart de l'Ordre, mais en quelque sorte son antithèse. Pour dire les choses crûment : les groupes en cause ici étaient Nous et Eux.



Je n'ai jamais joint l'Ordre des psychologues. En fait, j'ai fondé une organisation d'«Eux». En 1970, j'ai fondé à Vancouver une organisation radicale d'ex-patients appelée l'Association des patients psychiatriques (*Mental Patients Association, MPA*). La MPA n'était pas un programme en 12 étapes et c'était vraiment clair que nous ne cherchions pas l'anonymat. C'était une époque où je me sentais dans l'obligation morale de laver mon linge sale en public, comme je l'ai fait ici. La honte se cache dans le

garde-robe et à l'époque, c'était l'esprit du temps, des groupes entiers sortaient du garde-robe. Certains le faisaient avec défi et fierté (les gays et lesbiennes), d'autres seulement par défi (nous). D'où le linge sale.

Mais l'esprit du temps a changé depuis et les récits de vie honteux, les drames personnels ont été normalisés, diffusés et commercialisés par l'«Oprahfication» de la culture populaire. Le privé, semble-t-il, n'a pas à être politique; il peut simplement être une forme lucrative d'exhibitionnisme. J'ai quitté le champ de la santé mentale et pendant des années, j'ai été heureux de garder ma vie privée pour moi.

L'historienne Megan Davies m'a contacté il y a deux ans pour discuter de son intérêt pour l'Association des patients psychiatriques. J'étais réticent à coopérer avec elle et à me replonger dans un passé aussi lointain. Ce texte - avec son linge sale et tout - démontre qui a gagné.

17 juin 2012